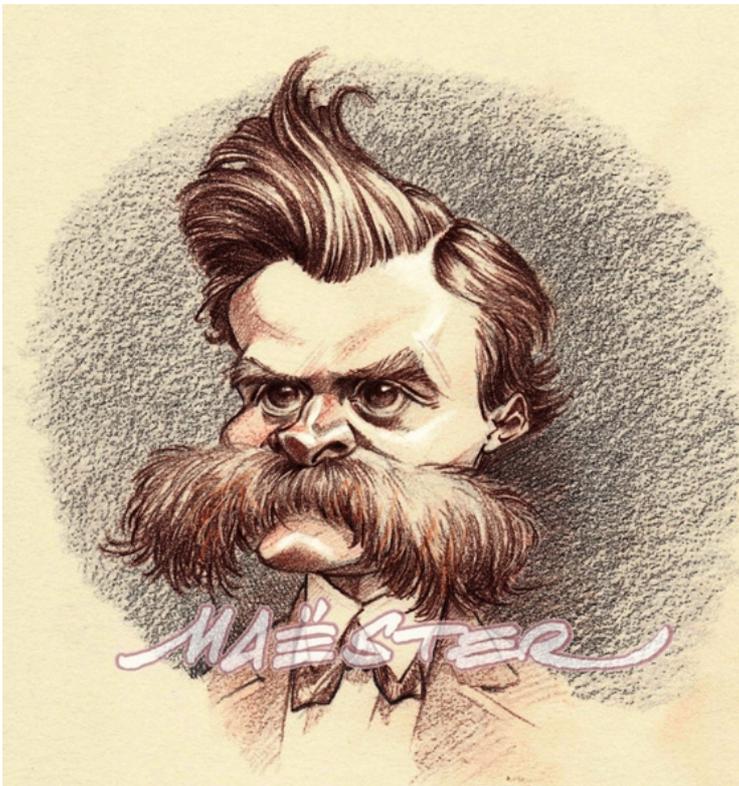


Penser avec Nietzsche

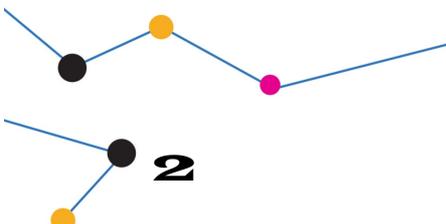
Biographie

Nietzsche (1844-1900) se lit avec sa correspondance, avec sa vie. La vie et l'œuvre sont liées : ce sont des cœurs et des tripes qui pensent ; on pense avec ses colères, ses indignations, ce à quoi nos estomacs se révoltent. « *Nous ne sommes pas, dit Nietzsche, des appareils d'objectivation et d'enregistrement sans entrailles* – il nous faut constamment enfanter nos pensées du fond de nos douleurs et les pourvoir maternellement de tout ce



qu'il y a en nous de sang, de cœur, de passion, de tourment, de conscience, de destin, de fatalité » (*Gai savoir*, Prologue). La séparation entre la biographie et la doctrine est donc plus difficile. Nietzsche parle en « je » et réhabilite, pour lui-même et pour l'histoire de la philosophie, la description du genre de vie reléguée depuis longtemps à un genre littéraire dévalué philosophiquement, l'autobiographie. Dans *Ecce Homo*, notamment, il entend décrire ce que fut sa vie, s'appliquant ainsi cette idée selon laquelle « toute

grande philosophie <est> la confession de son auteur et sans <qu'il> le veuille ni s'en rende compte, en quelque sorte ses mémoires » (I, 6). Une œuvre philosophique est d'abord celle d'un corps, d'une force se déployant dans un environnement matériel qui en détermine l'orientation. La pensée qui émane du corps de Nietzsche, au sujet duquel il nous abreuve de détails, est paradoxale : Nietzsche est malade, il fera une théorie de la grande santé ; Nietzsche aime beaucoup les femmes (il lui arrive régulièrement de proposer le mariage à des femmes rencontrées quelques heures plus tôt seulement, comme Lou Adrèas Salome), il y aura partout dans son œuvre



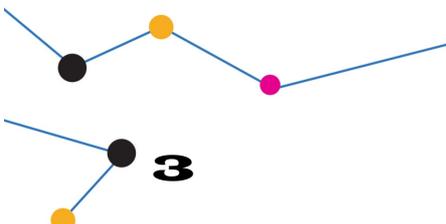
des phrases d'une misogynie sévère¹.

Cette situation pour ainsi dire physique de la pensée permet une nouvelle historiographie de la philosophie : pour comprendre le sens d'une œuvre, il faut tracer des portraits et non interpréter des textes, décrire des styles de vie et non se payer des théories et doctrines. Ainsi, Nietzsche s'amuse-t-il à défigurer la galerie de nos grands philosophes en faisant de Platon, à la suite de la féroce plaisanterie d'Épicure, un lécheur de bottes du Tyran Denys, de Kant, un penseur vieux dès l'enfance, raide et vertueux, brave et honorable, c'est-à-dire insignifiant de n'avoir vécu que peu de choses (*Aurores*, § 481). Si on pense le plus souvent avec ses manques, avec sa maladie, qu'advient-il alors de la pensée ? Il est indispensable de faire de la place aux pensées hédonistes de ceux qui pensent à partir de leurs forces et de leur santé ; ce qui est le projet de la *Contre-histoire de la philosophie* de Michel Onfray.

Est-ce que la santé fragile de Nietzsche condamne alors sa pensée ? Il souffre en effet de violents maux de tête et d'estomac, de troubles de la vue, il portera des verres comme des culs de bouteille². La maladie exige de lui un mode de vie singulier, un régime alimentaire, un lieu de vie choisi pour son climat doux (il peut ainsi prendre un train pour aller humer l'air de la montagne, d'un bord de lac, et partir aussitôt vu que le niveau d'hygrométrie est trop important pour sa fragile santé). Il doit ainsi abandonner sa chaire de cours à l'université de Bâle pour une vie de voyages à la recherche d'un climat sec, adapté à sa santé fragile, et commencer une vie itinérante, une vie où l'écriture est désormais liée à la marche. C'est bien cet état de santé extrême qui détermine entièrement la pensée de Nietzsche, dans sa double dimension critique et constructive qui recoupe les deux rôles positifs qu'il attribue à la maladie. D'abord, elle le conduit à une réflexion constante sur la « grande santé » et anime toute sa pensée d'une tension vers plus d'énergie. Elle est la source en lui d'une volonté puissante de dire oui à la vie, à plus de vie. L'autre rôle essentiel, négatif celui-ci, de la maladie est de déniaiser : « Seule la grande douleur, (...) nous contraint nous autres philosophes, à *descendre dans nos dernières*

1 « La femme n'est pas encore capable d'amitié. Des chattes, voilà ce que sont les femmes. Des chattes et des oiseaux. Ou, quand tout va bien, des vaches » (*Ainsi parlait Zarathoustra*, I, p. 327).

2 Ayant grandi au milieu de femmes, sa sœur et sa mère, puisque son père est mort quand il avait quatre ans, il affiche volontiers la misogynie née de ce contact quotidien.



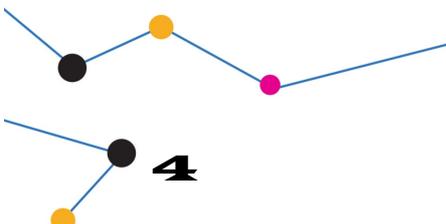
profondeurs, à nous dépouiller de toute confiance, de toute bienveillance, de toute gaze adoucissante, de toute solution moyenne où nous avons placé auparavant notre humanité » (*Gai savoir*, Prologue). Sa souffrance permanente l'éduque ainsi au soupçon et lui rappelle constamment sa volonté de ne pas se réfugier derrière des croyances rassurantes, des consolations pitoyables qui conduisent la plupart des hommes à oublier que la vie est dangereuse. La douleur fonctionne comme le désespoir : elle fait voir qu'on pense généralement ce qui nous arrange de penser et conduit à accepter au contraire sa crudité, sa cruauté. Pensée solitaire, douloureuse, violente, ironique, sans concessions : une « philosophie au marteau », aussi cruelle qu'une balance l'est pour le ventripotent³.



Nietzsche sombre dans la folie à 45 ans, en 1889. À Turin, où il s'est exilé parce que le climat convient mieux à sa santé fragile que celui de Bâle, où il était professeur de philologie, il saute pour l'embrasser au cou d'un cheval qu'un cocher frappe sauvagement et s'effondre, en pleurs, puis sombre dans un délire profond. À Overbeck, il écrit qu'il préférerait être professeur à Bâle plutôt que Dieu.

Ce n'est généralement pas cette fin qui condamne sa pensée (fin filmée à l'occasion : on peut voir des extraits poignants sur internet de Nietzsche muré dans la solitude plus radicale encore d'une folie devenue muette).

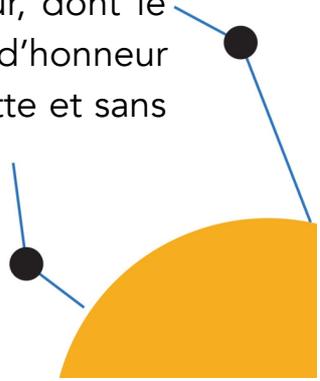
³ La philosophie doit être agressive ; elle doit être corrosive, intensément critique. Sa force doit être celle de tout vivant : une force dominatrice dont la croissance se trahit par la quête d'un adversaire plus puissant, ou d'un problème plus dur, car un philosophe qui est belliqueux engage la lutte avec les problèmes. La tâche ne consiste pas à surmonter les difficultés d'une façon générale, mais à surmonter les difficultés qui permettent d'engager toute sa force, toute son habileté et toute sa maîtrise dans le combat. Nietzsche définit dans *Ecce homo* un art du combat philosophique en quelques règles essentielles : 1) il ne faut s'attaquer qu'à ce qui est victorieux ; 2) il faut s'attaquer à ce qui est de force égal à soi-même (surtout pas aux faibles) ; 3) il ne faut pas s'attaquer aux personnes, qui ne sont que des exemples, des verres grossissants, pour faire la lumière sur un état de crise général ; 4) l'attaque n'émane pas d'une rancœur, mais au contraire d'une bienveillance ; le combattant n'est pas personnellement affecté par ce qu'il combat (cf. *Ecce homo*, I, 7).



4 C'est un autre aspect, un destin de l'œuvre qu'il n'aurait pas voulu lui-même et qui tient aux trahisons de sa sœur, Elisabeth (origine postulée de la plupart des réflexions misogynes de Nietzsche d'ailleurs).

À la fin de sa vie, c'est elle qui s'occupe de lui ; il est véritablement tombé aux mains de sa sœur, comme on tombe aux mains de l'ennemi. À sa mort, elle s'occupe de l'enterrement. Nietzsche lui avait dit : « Autour de mon cercueil, je ne veux que des amis, pas de curieux et surtout pas de prêtre ni personne qui vienne débiter des sornettes, je veux qu'on m'enterre sans mensonge, en honnête païen que je suis ». Première trahison : l'enterrement sera religieux et public, une croix d'argent ornant le cercueil. Et si elle a condamné la dépouille de son frère à pourrir sous un crucifix, Elisabeth a aussi donné un destin douteux à son œuvre. Dans les dernières années de la vie de Nietzsche, elle fait déclarer l'incapacité juridique de son frère et devient ainsi légalement propriétaire de ses notes, 5000 pages d'écrits posthumes. À coups de ciseaux et de colle, elle recompose de toute pièce un volumineux manuscrit, *la Volonté de puissance*, qui a fait de son frère un penseur récupérable par les antisémites, trahison plus grave. La sœur survécut assez longtemps à son frère pour devenir proche d'Hitler, à qui elle offrit en hommage la canne à pommeau avec laquelle Nietzsche se promenait constamment ; Hitler, en retour, subsidiera les Archives Nietzsche ; c'est lui aussi qui organisera des funérailles de dignitaire à Elisabeth enfin morte.

Pendant longtemps, un soupçon d'antisémitisme ternira l'œuvre de Nietzsche ; Hitler lui-même, dont on peut sans excès dire qu'il n'était pas très bon philosophe, a fait de Nietzsche un auxiliaire du national-socialisme. Prises au premier degré, sans précaution et sans les contextualiser, certaines notions et certaines phrases se prêtent très bien à cette interprétation : la notion de "surhomme" identifiée à la race aryenne, la valorisation de la cruauté, de la force brutale, de la violence et du conflit considérée comme l'éloge de la guerre au sens propre et, enfin, la critique de la pensée judéo-chrétienne, identifiée à de l'antisémitisme. Nietzsche s'était pourtant exprimé clairement sur ce sujet délicat, dans une lettre à sa sœur, dont le mari était un antisémite notoire : « C'est pour moi une question d'honneur que d'observer envers l'antisémitisme une attitude absolument nette et sans



équivoque, à savoir : celle de l'opposition, comme je le fais dans mes écrits. Ma répulsion pour ce parti est aussi prononcée que possible ».

La volonté de puissance

On parle encore de *révolution copernicienne* pour Nietzsche, comme si toute l'histoire de la philosophie n'était faite que de révolution. « Nietzsche opère la première révolution copernicienne digne de ce nom dans la métaphysique occidentale. Rien avant lui ne s'apparente à une telle frénésie de lucidité »⁴. Comme Descartes, Nietzsche considère que le monde n'est pas un cosmos, c'est un monde de forces, comme le soutenait Galilée, et un monde de forces sans ordre ; autrement dit, un monde de chaos. La vie n'est rien qu'une multiplicité de forces qui s'opposent ou se conjuguent aux grés du hasard⁵. Les modes d'expression de ce vouloir vital sont absurdes, insensés ; le jeu de ces forces est gratuit : il n'existe plus aucun repère, aucun centre, aucun indicateur ; il n'existe aucun plan, aucune cartographie, aucune échelle, aucune lecture possible de ce hasard.

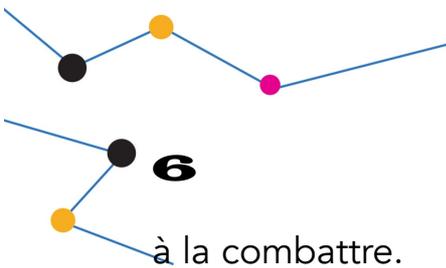
Il ne s'agit pas que d'une cosmologie, mais d'une éthique : il faut tirer de cette conception du monde une façon de vivre. Il faut rejeter toutes les formes sécu-risantes de conjuration de hasard et vivre de façon tragique en admettant



l'importance déterminante des forces aveugles du destin et de la fatalité. Il faut accepter « la véritable, la grande angoisse » à savoir le fait que « le monde n'a pas de sens » (*La volonté de puissance*, t. XI, 3, § 403). Il faut s'abandonner au mouvement insensé, consentir à la dérision pour aimer la vie telle qu'elle est. *Amor fati* : aime ton destin, qui implique une conception déterministe de la vie : on ne choisit pas d'être gros, pauvre ou malade, on ne choisit pas d'être assassin ou violeur d'enfants. Il faut alors apprendre à aimer son destin, aussi dur qu'il soit – et on sait que celui de Nietzsche n'était pas si aisé. Aimer son destin, c'est aimer la vie plutôt que s'appliquer

4 M. Onfray, *La sagesse tragique. Du bon usage de Nietzsche*, LDP, p. 45-46.

5 Nietzsche est très tôt impressionné par Schopenhauer, qu'il considère comme son éducateur et il retient de lui sa thèse fondamentale, à savoir que *le monde, le réel, la vie sont volonté*.



à la combattre.

Nietzsche appelle cette force « la volonté de puissance », en réalité : le vouloir vers plus de puissance, *Der Wille zur Macht* ; c'est un des trois grands concepts nietzschéens (avec le surhomme et l'éternel retour) :

« Voulez-vous un nom pour cet univers, une solution pour toutes ses énigmes ? Une lumière pour vous, les plus ténébreux, les plus secrets, les plus forts, les plus intrépides de tous les esprits ? Ce monde, c'est le monde de la volonté de puissance et nul autre. Et vous-mêmes, vous êtes aussi cette volonté de puissance et rien d'autre » (*La volonté de puissance*, t. I, 2, § 51).

Comment définir cette notion ? Première précision : cette volonté n'est pas celle d'un sujet⁶. Nietzsche anticipe donc Freud (Lou, dont il fut très proche, sera aussi proche de Freud et première femme psychanalyste) :

« Nous en sommes à la phase où *le conscient devient modeste*. Nous pouvons alors nous demander si tout vouloir conscient, toute fin consciente, tout jugement de valeur ne seraient pas de simples moyens destinés à atteindre quelque chose d'essentiellement différent de ce qui nous apparaissait à la lumière de notre conscience (...). – Il faudrait montrer à *quel point tout ce qui est conscient demeure superficiel*, à quel point l'action diffère de l'image de l'action, combien nous savons peu ce qui précède l'action » (*Volonté de puissance*, II, 261).

Nietzsche s'oppose ainsi à la philosophie moderne ouverte par le *cogito* cartésien ; selon lui, le « je » n'est qu'une fiction liée à la grammaire d'une langue, à l'habitude de dire « je ». Au « je pense » de Descartes, Nietzsche substitue un « ça pense » (*es denkt*) qu'il faut donc percevoir comme une force, une énergie inconsciente ; et l'énergie n'est pas celle d'un pur esprit : ça pense, c'est aussi le corps qui pense en nous. Ce qui nous fait croire qu'il y a un individu, c'est le masque figé derrière lequel il faut pouvoir reconnaître les forces et les rapports de forces.

Deuxième point : la *volonté de puissance* « est une forme *affective* primitive dont tous les autres sentiments ne sont que le développement » (*Volonté de puissance*, II, 42). Le moteur de toute force, ce qui précède l'action, c'est la

⁶ « Il n'y a point de *substratum*, il n'y a point d'être derrière l'acte, l'effet et le devenir ; l'acteur n'a été qu'ajouté à l'acte – l'acte est tout » (*Généalogie de la Morale*, I, 13).

passion, c'est la crainte, l'envie ou le désir ; contrairement à ce que dit Kant, il n'y a pas d'action désintéressée : le désintérêt est toujours le masque apprêté d'un intérêt qui ne veut pas dire son nom. L'opération est commune : l'homme est une bête de proie (en aucun cas un ange, jamais) qui masque son désir et sa peur sous des noms qui font les vertus idéales de notre morale, altruisme, pitié, douceur, prévenance, sympathie ou compassion.

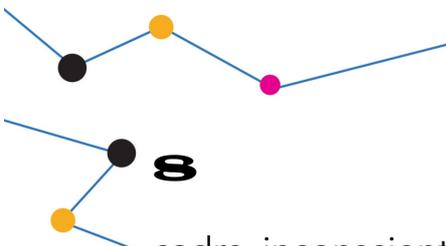
« Quelqu'un veut-il plonger son regard jusqu'au fond du mystère où se cache la fabrication de l'idéal sur la terre ? Qui donc en aura le courage ? (...) Il me semble qu'on ment : une douceur mielleuse englué chaque son. Un mensonge doit transformer la faiblesse en mérite, cela n'est pas douteux (...). Et l'impuissance qui n'use pas de représailles devient, par un mensonge, la 'bonté' ; la craintive bassesse, 'humilité' ; la soumission à ceux qu'on hait, 'obéissance' (c'est-à-dire l'obéissance à quelqu'un dont ils disent qu'il ordonne cette soumission, - ils l'appellent Dieu) » (*Généalogie de la morale*, I, 14).

Cette lecture vitaliste du monde qui met la passion sous tous les actes conduit Nietzsche à la critique de toute conception de la morale, puisque la morale a toujours été définie comme une maîtrise des passions, de l'instinct bestial et de l'intérêt privé. Se dessine alors pour Nietzsche une tâche : il faut voir de quelles passions provient le masque de la morale.

La méthode de Nietzsche : la généalogie de la morale



Nietzsche propose pour réaliser ce programme une méthode généalogique, c'est-à-dire l'étude des filiations, une descente vers les origines cachées de notre identité, et plus précisément vers l'origine des valeurs qui structurent notre société comme un



cadre inconscient⁷. Si l'on espère toujours dénicher une filiation glorieuse, Nietzsche, lui, cherche et déterre plutôt des cadavres hideux ; il révèle les origines douteuses de notre morale, les instincts, les calculs et les passions les plus viles dont elle est le fruit. En cherchant de quelles tripes est née notre morale, Nietzsche découvre *l'immoralité de la morale* ; il découvre que la jalousie, la rancœur et le désir de vengeance des petites gens sont à la source de la morale judéo-chrétienne.

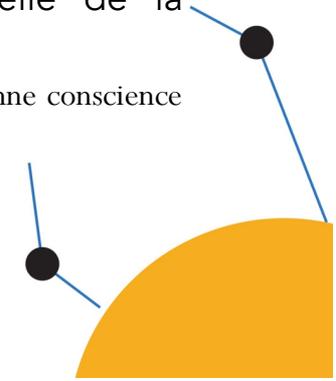
Dominant par leur masse les natures plus fortes, les faibles ont imposé une morale qui place la faiblesse comme valeur reine et dénigre la force. Nos valeurs sont devenues celles du renoncement à soi, de l'obéissance, de l'humilité, de la charité, de la pitié, de la compassion parce que c'est ce dont les faibles ont besoin pour survivre, et pour faire obstacle à la puissance de vie des forts. La morale judéo-chrétienne a ainsi condamné « tout ce qui est nécessaire à l'entretien de cette vigueur débordante : la guerre, l'aventure, la chasse, la danse, les jeux, l'exercice physique et en général tout ce qui implique une activité robuste, libre et joyeuse » (*Généalogie de la morale*). Au lieu de laisser la vie déployer sa puissance, ceux qui ont une mentalité d'esclave ont réussi à l'emporter et ils ont chargé les prêtres (rois au pays des esclaves) de fabriquer leur morale de l'impuissance en désignant un deuxième monde, un arrière monde, considéré comme le plus essentiel, un monde pur, idéal, parfaitement « moral » dans lequel s'enracine la haine de la vie :

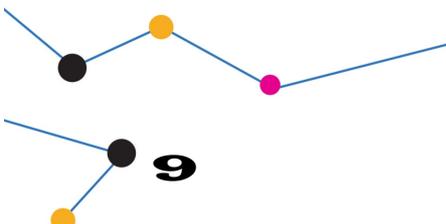
« Quels sens ont ces concepts mensongers, ces auxiliaires de la morale, qu'on appelle 'âme', 'esprit', 'libre arbitre' ou 'Dieu', sinon de pousser à la ruine physiologique de l'humanité ?... La ruine de l'équilibre, de la résistance aux instincts naturels, le 'désintéressement' en un mot : voilà ce qu'on a appelé 'morale' jusqu'à nos jours » (*Ecce Homo*)

Critique de la métaphysique

Cette critique de la morale judéo-chrétienne induit aussi celle de la

⁷ Il faut que la volonté de vérité ne nous porte plus comme un inconscient mais prenne conscience d'elle-même comme un problème.





métaphysique, qui est dualiste et qui, par l'opposition qu'elle trace entre l'âme et le corps, le monde apparent et le véritable monde, l'apparence et l'essence, aboutit à la même négation de ce monde et de cette vie. Et, tout comme il proposait la généalogie des valeurs morales, il propose la généalogie de la vérité en considérant que la vérité est également une valeur (morale) de notre société : « La volonté de vérité a besoin d'une critique (...) ; il faut essayer une bonne fois de mettre en question la vérité elle-même » (*Généalogie de la morale*, III, 24). Si la critique kantienne est une critique de la raison par elle-même, en vue d'établir les limites et les conditions de la connaissance, la critique nietzschéenne porte sur la connaissance et sur le désir de vérité qui en est le moteur. Qu'est-ce qui, en nous, veut la vérité ? On sait déjà que ce qui veut dans ce vouloir, ce sont les instincts, les forces⁸ ? Mais que veut cet instinct de vérité ? Qu'est-ce qui est recherché quand on cherche la vérité ? A quoi sert la vérité ?

Elle a une fonction sociale : « Comme l'homme à la fois par nécessité et par ennui, veut exister socialement et grégairement il a besoin de conclure la paix et cherche, conformément à cela, à ce que disparaisse de son monde le plus grossier *bellum omnim contra omnes* (la guerre de tous contre tous). Cette conclusion de paix apporte avec elle quelque chose qui ressemble au premier pas en vue de l'obtention de cet énigmatique instinct de vérité » (*Livre du Philosophe*, III, p. 175).

On ne veut pas savoir ce que le monde est vraiment, on veut un accord, une législation, qui permette de s'entendre sur ce qu'il est et qui nécessite qu'un masque soit mis sur la réalité du conflit de tous avec tous. L'invention du langage correspond à ce souhait parce qu'il donne les conventions qui dessinent un univers commun de significations. Le langage est un masque parce qu'il se forme par omission du singulier et du réel ; il nous détourne donc du monde et de la nature qui ne connaissent pas les formes universellement valables et les concepts. Un mot est toujours une manière

⁸ Quelles sont les forces qui le constituent ? Nous l'avons dit déjà la pensée est essentiellement une activité de l'instinct et il faut ainsi toujours remonter de la pensée au penseur : « ...pour l'essentiel, la pensée consciente d'un philosophe est en secret presque entièrement conduite par ses instincts, qui lui imposent des voies déterminées. Même derrière toute logique et l'apparente souveraineté des mouvements, il y a des estimations, ou pour parler plus clairement, des exigences physiologiques qui visent à conserver un certain mode de vie » (*Par-delà le bien et le mal*, I, 3).

de substituer à l'intuition pleine et entière de la chose un aspect unilatéral et figé, dépendant de nous : « Nous disons 'la boisson est amère' au lieu de dire 'elle provoque en nous une sensation de cette sorte' ; 'la pierre est dure' comme si dure était autre chose qu'un jugement venant de nous » (Nietzsche *Philologica II*). Nous produisons des mots et des concepts et les projetons à l'extérieur avec la même nécessité que l'araignée tisse sa toile ; nous englobons ainsi le monde entier sous une fine toile, un dôme conceptuel infiniment compliqué que nous fabriquons, non comme l'abeille à partir d'une matière qui viendrait de ce monde, mais à partir de notre seule puissance intellectuelle (Ici Nietzsche est proche de Kant, lequel considérait que nous connaissons du monde ce que nous en appréhendons à travers nos catégories *a priori* de la sensibilité et de l'entendement. Sauf qu'à la fin de 600 pages qui montrent que la connaissance est une construction, et surtout que les idées métaphysiques (Dieu, le Monde et Moi) sont des leurres, Kant refuse d'aller au bout et il postule l'immortalité de l'âme, la liberté et l'existence de Dieu, enterrant ainsi la critique (de la raison pure) pour ouvrir sur une morale.

Kant avait mis les explosifs partout, pour finir sur une retenue toute piétiste, Nietzsche va appuyer sur le détonateur. La métaphysique a le tort de vouloir dissimuler la construction. Il n'y a ainsi qu'une différence entre le mythe ou la poésie dans lesquels un arbre peut parler et un dieu peut, sous le masque d'un taureau, enlever une vierge et l'intellect, qui tisse sa toile de concepts et de relations logiques raffinées :



l'intellect masque son travail de dissimulation sous le nom de vérité. Celui qui veut la vérité est donc conduit à masquer que la convention est une illusion et un mensonge ; il doit oublier que la vérité est une construction humaine. Et, parallèlement, il condamne comme erreur et mensonge tout écart à la convention. L'idée de vérité est à la source de la déconsidération comme autant de tromperies du témoignage

des sens, de l'expérience du corps vivant et du monde tel qu'il s'éprouve dans un rapport unique et vivant. Elle est à la source des dualismes de la métaphysique occidentale, de l'âme et du corps, de l'être considéré comme sacré et de l'apparaître, qui lui, serait négligeable. C'est cette double distinction qui a permis de reléguer dans l'ombre ce qui apparaît à Nietzsche comme étant les seules choses « sérieuses » sur lesquelles fonder sa vie et sa pensée : le quotidien, la sensation, la passion, la lumière, le vent, les odeurs, les rapports de force, la manière de digérer ou de dormir.

Nietzsche dénonce ainsi l'idéalisme de toute la métaphysique occidentale (selon lequel l'idée a plus de réalité que le monde réel), qui tient à l'hyper-intellectualisme de Socrate qui n'a cessé de peser sur le destin de l'Occident. Socrate a fondé une tradition spiritualiste où la philosophie n'est plus un vécu, mais un exercice de la raison, et cela même dans sa dimension pratique d'un souci de soi qui doit veiller à supprimer les passions du corps pour laisser dominer la raison. Selon Nietzsche, cette domination est équivalente à de la haine de soi. Et cette haine de la vie est particulièrement sensible dans la dernière phrase prononcée par Socrate avant de boire la cigüe : « Oh ! Criton, je dois un coq à Esculape », formule équivalant selon Nietzsche à « Oh, Criton, la vie est une maladie » (Esculape est le dieu de la médecine). Cette phrase montre que Socrate a souffert de la vie comme on souffre d'une maladie.

Nietzsche propose alors un souci de soi, c'est-à-dire un souci de son corps prioritairement. Et il décline ainsi les seules choses véritablement essentielles, en contrant une tradition socratique et judéo-chrétienne de mépris du corps : Quoi, combien et quand manger ? Quand et où travailler ? De quelles maladies souffre-t-on ? Et que faisons-nous pour retrouver la santé et le plaisir physique ? Quelle masse d'énergie avons-nous pour nous enthousiasmer et pour agir ? Quand sommes-nous fatigués ? Que faire alors ? Où vivons-nous ? Seul ou en famille ? Quelles relations entretenons-nous ? Quelle lumière nous est nécessaire ? Et quel climat, pour être plus sains ?

À travers ces questions, on comprend que ce qui est important aux yeux de Nietzsche, c'est que nos conditions de vie soient les plus propres à entretenir notre puissance de vie, notre force et notre vivacité de corps et

donc de pensée. En dehors de cet art du quotidien, qui nous rend plus forts et plus vaillants, rien ne compte vraiment, ni les grands enjeux de la vie habituellement désignés, carrière, enfants et possessions diverses, ni les grandes valeurs morales, ni les concepts de la philosophie :

« On me demandera pourquoi au juste j'ai raconté toutes ces petites choses, insignifiantes selon les jugements traditionnels, ... alors que j'ai de grandes tâches à défendre. Je répondrai que toutes ces petites choses – alimentation, lieu et climat, récréation, toute cette casuistique de l'amour de soi – sont à tous les points de vue beaucoup plus importantes que tout ce que l'on a considéré jusqu'ici comme important. C'est là précisément qu'il faut commencer à changer de point de vue. Tout ce que l'humanité a pris au sérieux jusqu'à présent, ce ne sont même pas des réalités, ce ne sont que des chimères, plus exactement des mensonges, nés de mauvais instincts de natures malades et foncièrement nuisibles – toutes les notions telles que « Dieu », « l'âme », « l'au-delà », « la vérité », « la vie éternelle »... Toutes les questions de politique, d'ordre social, d'éducation, ont été faussées à l'origine, ... parce que l'on a enseigné à mépriser les « petites » choses, je veux dire les affaires fondamentales de la vie (*Ecce homo*, I, 10).

Philosophie comme souci de soi (de son corps), comme art du quotidien pour augmenter sa puissance de vie, son vitalisme. Philosophie qui repose sur un art de la cruauté : voir le réel tel qu'il est, c'est-à-dire avec son côté insensé. Cruel comme une balance qui vous dit votre poids peut l'être et il faut alors refuser d'insulter la balance, de se rebeller bêtement contre son verdict, comme si l'on en était victime ; il faut au contraire aimer le réel tel qu'il est.

Le scandale de la philosophie idéaliste, c'est donc qu'elle aboutit à négliger le seul véritable monde ; le problème du christianisme est exactement le même. Sous prétexte que la vraie vie est après, dans l'au-delà, on peut passer une vie sur terre de culpabilité, de renoncement aux plaisirs et même à soi-même et à toute volonté propre. Le problème majeur de notre civilisation occidentale, c'est qu'elle a humilié cette force active et affirmative et que dominant donc les forces réactives. Notre civilisation est nihiliste : y ont triomphé les forces du non, qui déprécient la vie, qui remplacent ce qui

existe vraiment par un monde de chimères auxquelles on s'obstine à croire à toute force⁹.

Pas un maître de vérité, un maître de vie

La grande affaire de Nietzsche, c'est alors de parvenir à dire oui à la vie : on passe de la *philosophie au marteau* (de la généalogie de la morale et de la critique de la métaphysique qui refusent toutes les atténuations, consolations, mièvreries, les constructions dogmatiques de ceux qui ne sont pas capables d'affronter la puissance de vie sans la masquer ou la maîtriser, la policer) au *Gai savoir*. Une fois vu qu'il y a en nous un immense potentiel de négation de nous-mêmes, que nous sommes des poisons pour nous-mêmes, nous devons apprendre le oui. Oui à l'événement, à l'irruption, oui à la passion, oui à la violence incontrôlée, à la cruauté, oui au présent sans passé et sans avenir, à l'instant. On peut s'autoriser à cultiver la force, c'est-à-dire la capacité de voir la réalité comme elle est, à cultiver le courage nécessaire pour n'en rien atténuer et pour ne jamais s'en détourner. Il faut devenir « curieux jusqu'au vice, chercheurs jusqu'à la cruauté, avec des doigts agiles pour saisir l'insaisissable » (*Par-delà le bien et le mal*, II, 44). On peut se destiner à l'indépendance et au commandement et se le prouver à soi-même et au bon moment : « Il ne faut pas esquiver de devoir faire ses preuves, bien qu'elles soient peut-être le jeu le plus dangereux que l'on puisse jouer, et qu'en définitive nous soyons ici les seuls témoins et qu'elles n'aient pas d'autre juge » (*Ibid.*). La force, c'est enfin de ne s'attacher à personne, à aucun patrie, à aucune pitié, à aucune science, et pas même à son propre détachement, à ses propres vertus. C'est le message que Nietzsche fait porter par Zarathoustra. C'est la tâche du **surhomme**, qui n'est pas un super héros, ne nous y trompons pas. Il est défini par l'innocence, comme l'enfant, et par la force de vie ; il est actif et non réactif. Il peut porter la transmutation des valeurs, de nouvelles valeurs, plutôt que l'abandon de toute valeur. L'éthique nietzschéenne est une esthétique de l'existence : comment façonner sa vie de façon à en faire une œuvre d'art ? Il invite ainsi à

⁹ On commet donc un contresens en accusant Nietzsche de nihilisme, puisque c'est ce qu'il dénonce et à quoi il cherche les remèdes. La généalogie peut précisément être conçue comme une thérapeutique : il faut chercher les racines du mal qui nous habitent, pour pouvoir l'identifier.

substituer à une morale qui dit : « Ne fais pas telle chose » celle qui pousse à faire quelque chose, à bien faire, aussi bien que moi seul suis capable de faire. Ne pas penser à autre chose qu'à bien faire une chose et puis l'autre et à se dépouiller des choses qui ne font pas partie d'une vie pareille.

Nietzsche a forgé un instrument de pensée pour cette esthétique de l'existence : *l'éternel retour*. Dans la pensée grecque, l'éternel retour exprimait l'idée d'un temps cyclique, calqué sur celui des saisons ou des lunes assumant le retour continu des choses. Nietzsche détourne la notion de son sens cosmologique pour en faire un principe éthique de sélection de nos actions et de nos formes de vie : est-ce que je voudrais vraiment poser cette action, si ses effets devaient indéfiniment revenir ? Il fait appel par là à un mécanisme commun de pensée, qui fait dire : "Et si c'était à refaire, est-ce que je ferais pareil ?" Mais nous nous adressons ces questions sous forme de bilan, après coup ; Nietzsche veut, quant à lui, en faire un principe de décision, un principe *a priori* comme manière d'aimer la vie, d'inventer de nouvelles possibilités, plus riches et plus intenses.

« Que serait-ce si, de jour ou de nuit, un démon te suivait une fois dans la plus solitaire de tes solitudes et te disait : 'Cette vie, telle que tu la vis actuellement, telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois, et une quantité innombrable de fois ; et il n'y aura en elle rien de nouveau, au contraire ! Il faut que chaque douleur et chaque joie, chaque pensée et chaque soupir, tout l'infiniment grand et l'infiniment petit de ta vie reviennent pour toi, et tout cela dans la même suite et le même ordre – cette araignée et ce clair de lune entre les arbres là aussi et aussi cet instant et moi-même. L'éternel sablier de l'existence sera tourné à nouveau – et toi avec lui, poussière des poussières. – Si cette pensée prenait de la force sur toi, tel que tu es, elle te transformerait peut-être, mais peut-être t'anéantirait-elle aussi ; la question 'veux-tu cela encore une fois et une quantité innombrable de fois ?', cette question, en tout et pour tout, pèserait sur toutes tes actions d'un poids formidable ! Ou alors combien il te faudrait aimer la vie, combien il faudrait que tu t'aimes toi-même, pour ne plus désirer autre chose que cette suprême et éternelle consécration ! » (*Le Gai Savoir*, § 341).

L'éternel retour, ce n'est pas un concept, mais un principe de vie - on

n'apprend rien et apprendre ne modifie rien : il faut imaginer donc un principe qui permet de vivre, de modifier la vie, de souffrir ainsi puisque la pensée émane du *pathos* et qu'elle ne peut changer que si changent les émotions. L'éternel retour est donc une épreuve exigeante qui condamne les compromis, la médiocrité, la lâcheté, les demis mesures (un épreuve peut-être si exigeante d'ailleurs qu'on peut en devenir fou) : toute joie veut l'éternité ; pour se placer dans le sillage de la joie, il faut tester la volonté d'éternité¹⁰.

Bibliographie

Les œuvres de Nietzsche

Ces œuvres sont difficiles à lire, non parce que ce serait compliqué, au contraire, on « rentre comme dans du beurre » selon l'expression d'Onfray, mais il écrit sous forme d'aphorismes, de fragments, de poèmes, de harangues, de parodies (parce que le système philosophique est menteur). C'est l'écriture en somme d'un philosophe qui marche plutôt que d'être assis à son bureau entouré de ses livres ; il note ses pensées sur un carnet. Cette forme d'écriture donne cependant aussi une certaine liberté au lecteur.

Il est difficile aussi d'isoler un livre dans l'oeuvre : ils sont collationnés à certains moments où Nietzsche produit d'un seul coup cinq livres. Il n'y a pas de livre principal.

Il est difficile donc de donner des conseils, tant la lecture fonctionne par affinité élective. Un seul : ne pas commencer par *Ainsi parlait Zarathoustra*, terminer plutôt par celui-là, qui est le plus métaphorique et le plus délicat à comprendre.

Sachez donc qu'existent : les *Considérations inactuelles* – notamment la troisième des considérations sur Schopenhauer en tant qu'éducateur ; *La généalogie de la morale* et *Le Gai savoir* ; *Ecce homo*, sorte d'autobiographie qui est aussi un discours de la méthode de Nietzsche adoptant un ton incroyablement orgueilleux dont témoigne l'intitulé des quatre chapitres : « Pourquoi je suis si sage », « Pourquoi je suis si malin », «

¹⁰ Mais c'est un principe utile précisément parce qu'on n'a qu'une seule vie, parce qu'on ne pourra rien rejouer autrement (contre donc l'idée d'une vie essentielle dans l'au-delà).

Pourquoi j'écris de si bons livres » (Tous ces livres ont été publiés à compte d'auteur ! Nietzsche est un de ces auteurs qui n'avait pas attiré une grande attention de son vivant) ; « Pourquoi je suis un destin », etc. Une lutte active et originale s'engage ici contre l'humilité chrétienne qui a enfanté le renoncement criminel à soi-même.

On ne doit pas négliger *la correspondance de Nietzsche*, qui donne un regard sur son quotidien et qui éclaire ses œuvres dans la mesure où celles-ci répondent aux dialogues commencés avec ses amis (Nietzsche écrit beaucoup et a beaucoup d'amis, avec qui il entretient une correspondance fournie parce qu'il voyage beaucoup). Ces lettres forment un complément naturel aux œuvres, dont elles se distinguent très peu, tant Nietzsche cherche à éviter l'artifice de l'écriture livresque partout, même dans ses œuvres publiques.

Les commentaires



Michel Onfray, *La sagesse tragique. Du bon usage de Nietzsche*, LDP, 2006. Onfray a aussi écrit les textes d'une BD illustrée par Maximilien Le Roy sur la vie de Nietzsche.

Cinq émissions sur Nietzsche ont été diffusées sur Arte et sont encore accessibles sur le net à l'adresse suivante : http://www.dailymotion.com/video/x3dkqy_nietzsche-un-voyage-philosophique-1_travel.

La première s'intitule « Autobiographie et écriture » (interview de M. Onfray) et les quatre autres « Un voyage philosophique » (J.-P. Faye est l'un des intervenants principaux).

« A charge », on peut lire *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens* avec des contributions notamment de L.Ferry et A. Comte-Sponville qui font le procès d'une mode philosophique glorifiant le « relativisme des valeurs » et la « déconstruction » des discours idéologiques et ayant ainsi conduit au nihilisme le plus déconsidéré aujourd'hui.

Gaëlle JEANMART